

LIAO YIWU

DES BALLES ET DE L'OPIUM



LE LIVRE

1989. La colère monte depuis des mois en Chine. Ce jour-là, le 4 juin, elle éclate. Des millions de citoyens se rassemblent dans les rues et sur la place Tian'anmen, pour réclamer davantage de démocratie et de justice. Le pouvoir répond par des balles, des baïonnettes et des chars d'assaut, et, aussitôt après, propose au peuple défait un nouvel opium : l'argent, à tout prix.

Ce livre – qui évoque aussi la mémoire du meilleur ami de l'auteur, Liu Xiaobo, prix Nobel de la Paix 2010, mort en détention en 2017 –, est un recueil de témoignages de quelques-uns des « émeutiers » du 4-juin.

Leur crime ? Ils ont écrit, photographié, décrit la réalité de ce jour-là. L'un est poète, l'autre, banquier, un troisième, étudiant, un quatrième a pissé sur un char à l'arrêt.

Les qualifications ubuesco-kafkaïennes de leurs actes ? « Tromperie économique », « récriminations réactionnaires furieuses », « incitation à la propagande contre-révolutionnaire ».

Leurs peines ? Tortures, brimades, persécutions, douze ans de bagne, ou seize ans, ou vingt ans. Et ensuite, après la sortie, une condamnation à rester des « parasites de la société » à vie, des marginaux définitifs. Trente ans plus tard, leurs bourreaux sont toujours au pouvoir.

L'AUTEUR

Né en 1958, Liao Yiwu a été condamné à quatre ans de bagne pour avoir écrit un poème qui dénonçait le massacre du 4 juin 1989 place Tian'anmen. Torturé, emprisonné, puis contraint au silence et à la marginalisation, il a dû s'exiler en Allemagne, où il vit depuis 2011. Pendant plus de sept ans, il a interrogé en secret des survivants du massacre, parmi lesquels son ami Liu Xiaobo, prix Nobel de la paix 2010. Grâce à lui, les opposants au régime chinois ont enfin une voix et des noms. Son œuvre lui a valu de nombreuses récompenses, dont le prix Václav Havel en 2018.

Liao Yiwu

Des balles et de l'opium

Ouvrage traduit du chinois par Marie Holzman



11, rue de Sèvres, Paris 6^e

LE GRAND MASSACRE



PROFÉRATION

Le grand massacre commence par le cœur de Pékin
Quand le Premier ministre s'enrhume, le peuple
tousse,
la ville vient d'être fermée, puis bloquée, et enfin
assiégée.
La machine d'état de ce vieux pays malade n'a plus
de dents
pour broyer le peuple qui résiste et voudrait lui
échapper.

Pas l'ombre d'une arme entre leurs mains
et pourtant, ils sont des milliers tombés à terre

Les assassins professionnels, eux, arborant fer et
cuivre nagent dans une mer de sang

Un incendie criminel ravage notre maison

Ils ne tremblent pas

d'essuyer leurs bottes de cuir aux jupes des filles
mortes

Ils ne tremblent pas ces robots privés de cœur

Leurs cerveaux électriques ne sont que des logiciels

Les déclarations officielles restent extrêmement
lacunaires

De la part de la patrie : massacrer le code des lois !

De la part de la loi : massacrer la justice !

De la part de chaque mère : étouffer les enfants !

De la part des enfants : violer tous les pères !

De la part des femmes : tuer les maris !

De la part du citoyen : bombarder les villes !

Tirez ! Tirez ! sur les personnes âgées, les enfants, les femmes !
Sur les étudiants, sur les ouvriers, sur les enseignants, sur les
commerçants ! Mitraillez ! Mitraillez ! Visez chacun des visages
en colère, les visages surpris, les visages fourbes, les visages riant
misérablement, les visages pacifiques ou désespérés, Mitrail-
lez ! À tout prix, mitraillez ! Visages arrivant par vagues et à
l'instant disparus, tellement beaux ! Visages vers le paradis ou
l'enfer, visages tellement beaux ! La beauté, cette beauté qui
transmue les humains en êtres étranges, bizarres, fabuleux,
cette beauté est terrible. La beauté ! C'est elle qui pousse à
cambrioler, à voler, à détruire ! Chassez donc toute la beauté !
Chassez les fleurs, les forêts, les universités, les amoureux, les
guitares, l'air pur ! Chassez l'illusion, l'idée fantastique ! Mitrail-
lez ! mitraillez ! comme sous l'effet de la drogue, comme des
brutes enfermées dans les chiottes d'une caserne et violant de

toute les manière imaginables quelque chose qui n'aurait plus le nom d'humain ! Mitraillez ! Mitraillez ! Mitraillez ! Jouissant, jouissant Ah ! Percer les crânes avec les cartouches ! Brûlez la peau du crâne ! Laissez les cerveaux exploser ; même l'âme jaillit sur le pont des autoroutes, les barrières métalliques ! Jaillit vers le grand boulevard ! Vers le ciel, les cerveaux devenus étoiles ! Mais les étoiles aux jambes d'humains sont en fuite ! Ciel et terre renversés, tout le monde porte un casque brillant, une arme venue de la lune, mitraillez ! Mitraillez ! Mitraillez ! Amusant ! bien amusant ! Tous ces gens et les étoiles ensemble, tombés à terre. Difficile de distinguer les humains. Montez sur le nuage ! Entrez dans la terre, dans la chair pour mitrailler ! Faire encore un trou dans l'âme, trouser les étoiles, la mini-jupe rouge de l'âme ! L'âme qui porte la ceinture blanche ! L'âme qui porte une paire de tennis ! Où vas-tu ? Même si tu entres dans la terre, on va t'attraper, même si tu pouvais te réfugier dans la chair, on se saisirait de toi, et où que tu sois dans l'air, dans l'eau. Mitraillez ! Mitraillez, jouissif ! Très jouissif ! Les massacrés se dispersent dans les trois mondes sur les ailes d'un oiseau, dans le ventre d'un poisson, et dans la poussière, éparpillés en milliers d'horloges biologiques. Sauter, crier ! Voler ! Courez ! Tu ne peux pas traverser les nombreux murs enflammés, tu ne peux pas traverser le lac de sang : quelle jouissance ils ont, libres de tuer la liberté, très jouissif ! Le Pouvoir, c'est avoir la victoire éternellement. Mais la cendre morte peut à nouveau redevenir incandescente, brûlante pour d'autres générations telle la faible lumière précédant l'aube éclatante. Et maintenant, rien, point de lumière. Aucune lumière au centre du pouvoir communiste. Notre cœur tout noir, devient aussi brûlant qu'un grand feu engloutissant tous les cadavres. Un jour, nous pourrions exister. Le gouvernement qui nous dirige, disparaîtra un jour. Mais maintenant, ce jour finissant n'a pas un rayon de lumière. Jouissant, les

bourreaux crient de plaisir. Rentrez, mes enfants au cœur froid, rentrez, vous qui ne tenez que des pavés. Rentrez, filles aux lèvres pâles. Rentrez, mes sœurs, mes frères blessés, tachés de sang et de cerveaux éclatés. On avance silencieusement, on avance sur une route suspendue, on avance et nous trouverons toujours un endroit où notre âme pourra s'apaiser. Avancez, nous pouvons toujours découvrir un endroit sans un bruit de fusil. Mais nous voulons nous cacher dans une herbe, dans une feuille. Dites-moi, oncle, tante, grand-mère, père, mère, la maison est-elle encore loin ? Ah ! Non, nous n'avons plus de maison. Le monde entier sait que les Chinois n'ont plus de maison. Maison, illusion douce, laissez-nous mourir dans cet espoir ! Mitraillez ! Mitraillez ! Laissez-nous mourir dans la liberté, dans la justice, dans l'égalité dans la fraternité et la paix. À l'horizon de quelle vague attente sommes-nous pour appeler encore d'autres gens à mourir, afin de donner vie à toutes les espérances. Il pleut des cartouches. Sauve-toi, mère, fuis fils, fuis frère, fuis grand-frère, fuis petit frère, fuis toi aussi que je ne connais pas. Les bourreaux aux mains dures et au cœur cruel ne laissent jamais les femmes et les enfants vivants. Laissez UNE femme, c'est la racine de notre pays, la seule racine. Je vous demande grâce, bourreaux, êtes-vous encore des êtres humains ? Non ! Jamais ! Le jour va arriver, alors faites donc vite votre travail ! Mitraillez, mitraillez, mitraillez ! Jouissif, très jouissif.

Pleure, pleure, pleure ! Pleueueueueue !
En profitant de ta vie, en profitant de ta force,
pleueueueueueueueueue !
Laisse tes pleurs t'abandonner et passer à la radio,
à la télévision, dans les radars,
tous ces grands témoins du massacre.

Tes pleurs t'abandonnent, entrent dans les plantes,
dans tous les organismes invisibles
ou minuscules
pour s'épanouir en fleurs blanches et, année après
année commémorer le funèbre anniversaire
Mais tes pleurs seront trafiqués, falsifiés, effacés
par les bourreaux qui de toutes les directions
envahissent la ville
Les casques militaires brillants chantent tous
ensemble
Leur éclat cuivré se lève de l'est, se lève de l'ouest
Se lève du sud
Se lève du nord
Été cruel, violemment puant, où hommes et
fantômes chantent tous ensemble
Ne pars ni vers l'ouest, ni vers l'est,
ni vers le sud, ni vers le nord !
Même en pleine lumière – nous sommes tous
aveugles
sur une route facile, on ne sait pas marcher
dans une foule, face à face, on est tous muets
on a soif de mourir, mais on refuse de boire
et tous ces gens, utopistes obstinés, ces gens
invivables
ces gens en danger qui rêvent de chasser le pouvoir
Pleurer
Tu ne peux que pleurer. Pleure, pleure
Mais tu pleures encore
Tu pleures, tu pleures, tu pleures, tu pleures, tu
pleures, tu pleures,
Tu pleures,
Pleure ! Pleure ?
Tu es étouffé, desséché, brûlé, mais tu pleures

On t'oblige à monter sur scène
Pour t'exhiber à la vue de tous
Tes yeux éclatent, qui brûlent la foule
mais tu pleures encore
Tu prononces des paroles d'auto défense, tu
t' observes, tu es calomnié
Quel siècle, moribond prématuré – mais tu pleures encore
« Ce n'est pas ma faute, ainsi va notre histoire ! »
mais tu pleures
Écrasé comme une galette de chair, tu pleures encore
Puis, liché, mangé par un chien, tu pleures encore
dans son ventre
Pleure, pleure, pleure

Dans cette époque ne ressemblant à aucune autre
d'avant ce temps
seuls les fils de chiens – uniquement ceux-là –
peuvent vivre

juin-juillet 1989¹

1. Liao Yiwu, *Poèmes de prison*, L'Harmattan, 2007. Traduit du chinois par Shanshan Sun et Anne-Marie Jeanjean.

AVANT-PROPOS

VIE ET MORT À TIAN'ANMEN

À l'aube du 4 juin 1989, le gouvernement chinois a mobilisé plus de deux cent mille soldats afin d'encercler Pékin, puis d'y pénétrer. Ils ont ainsi perpétré un massacre qui a bouleversé le monde entier. Pourtant, à ce jour, nous n'avons toujours pas les chiffres exacts du nombre de victimes.

Les chiffres officiels concernant le nombre de blessés approchent les deux cents.

Les organisations internationales qui défendent les droits de l'homme ainsi que le petit peuple chinois pensent que le nombre de morts serait compris entre deux mille six cents et plus de trois mille.

Cette nuit-là, dans plusieurs dizaines de villes, les quelques millions de manifestants qui étaient descendus des centaines de fois dans les rues au cours des deux mois précédents se sont éparpillés en un clin d'œil comme s'ils étaient poursuivis par des fauves. Peu après, les mandats d'arrêt ont plu telles les feuilles mortes, et plusieurs dizaines de milliers de « prisonniers politiques » ont été jetés en prison tandis que quelques dizaines de milliers de « réfugiés politiques » fuyaient à l'étranger.

Il s'agit là d'un tournant dans l'histoire de la Chine. Quelques mois plus tard, le mur de Berlin s'est écroulé, et les deux Allemagne se sont réunifiées. L'Empire soviétique s'est disloqué d'un coup. L'humanité avait tourné une nouvelle page de son histoire.

RAPPEL DES FAITS

L'HOMME AU TANK, WANG WEILIN

Au matin du 5 juin 1989, plus de 200 000 soldats de l'Armée de libération poursuivaient le massacre partout en Chine. Ils l'avaient fait la veille à Pékin. Lui, un homme jeune, avait empêché à lui tout seul une colonne de chars d'avancer. Cet individu, infime partie de l'humanité, s'était immobilisé au milieu de la large avenue de Chang'an face à dix-huit tanks modèle 59. Le char de tête avait tenté de contourner l'homme, mais lui avait sauté à droite et à gauche pour lui couper la route. La colonne avait fini par freiner et s'immobiliser ; l'homme avait alors profité de l'occasion pour grimper sur la tourelle et parlementer un petit moment avec le conducteur du char, avant de redescendre. Quand la colonne de chars avait de nouveau voulu avancer, il l'en avait une nouvelle fois empêchée. Alors qu'aucune des deux parties ne voulait céder, trois hommes, dont on ignore l'identité, étaient apparus et, décidés à supprimer le gêneur, s'étaient saisis de lui et l'avaient emmené.

De nombreux journalistes occidentaux enfermés à l'hôtel Pékin en raison de la « proclamation de la loi martiale », armés de téléobjectifs 800 mm, immortalisèrent en cachette cet épisode depuis l'intérieur du bâtiment. Mais on ignore toujours le sort du personnage principal. Le nom de Wang Weilin

parut pour la première fois dans le tabloïd britannique *Sunday Express*, un petit journal local qui n'avait pas d'envoyé spécial à Pékin. Mais, à peine inventée, l'expression « Wang Weilin, l'homme au tank » fut largement diffusée par tous les médias du monde entier.

Plus d'un milliard de Chinois l'adoptèrent aussi. « Wang Weilin, l'homme au tank » devint le symbole des millions d'opposants à la tyrannie du 4-juin. Quant à savoir quel était son vrai nom, d'où il venait, où il a été emmené, tout comme connaître le nombre de morts victimes du grand massacre de Tian'anmen, à ce jour, tout cela reste un mystère impossible à élucider.

De nombreux citoyens estiment qu'il a été liquidé secrètement. À l'évidence, les trois hommes qui l'ont emmené étaient des agents de la police secrète ayant reçu un entraînement spécial. Cependant, le président chinois Jiang Zemin, interviewé à plusieurs reprises par des représentants des médias occidentaux, nia catégoriquement cette version. Un autre fonctionnaire chinois déclara : « Nous n'avons aucun moyen de l'identifier. Nous avons appris son nom par les journalistes, mais, malgré des recherches sur Internet, nous n'avons pas réussi à le retrouver, que ce soit parmi les personnes décédées, ou les personnes incarcérées. »

On en est donc réduits aux conjectures, qui ne peuvent qu'être le fruit de notre imagination romantique. Des gens ont raconté avoir rencontré Wang Weilin à Taïwan après qu'il eut traversé le détroit clandestinement. Ces gens sont devenus des paléontologues. Évoquer l'épisode historique de l'homme au tank, c'est comme parler de fossiles muets. Certains racontent qu'ils ont retrouvé les parents de Wang Weilin, mais que ces derniers refusent de révéler ce qu'est devenu leur fils. Des romanciers, des poètes, des rockers, des producteurs artistiques et même des publicitaires ont utilisé ce nom comme source

d'inspiration. Dans un roman paru dernièrement, Wang Weilin est à la tête d'une révolte du peuple sur une autre planète. Il n'y a rien d'étonnant que, lors du printemps arabe de l'année 2011, le tyran libyen Mouammar Kadhafi, après avoir écrasé une manifestation d'opposants, ait invoqué l'incident dans une allocution télévisée : « Il ne s'agissait pas de rigoler... Tous les hommes qui se sont dressés devant des tanks ont été broyés. L'intégrité et l'unité de la Chine étaient plus importantes que ces gens rassemblés place Tian'anmen. »

Ainsi Wang Weilin a traversé l'espace-temps. D'ici mille ans peut-être, l'humanité, ayant survécu à toutes les catastrophes, reviendra-t-elle en boucle à l'époque du *Shanhai jing*¹. À ce moment-là, Wang Weilin, tel Xingtian² qui, ayant défié l'empire totalitaire, avait été décapité et avait perdu son apparence originelle, se dressera dans une rue et, se servant de ses deux seins comme des yeux, et de son ventre comme sa bouche, ouvrira les deux bras en forme de contestation éternelle. Tao Yuanming³ écrivit ainsi :

*Le jingwei⁴ tenant dans son bec des brindilles,
Tente de combler la mer glacée.
Xingtian brandit son bouclier et sa hache de combat,
Toujours armé de sa volonté farouche.*

1. *Le Livre des monts et des mers*, ouvrage de géographie mythique composé en grande partie de textes remontant aux Royaumes combattants (403-221 avant notre ère). (Toutes les notes sont de la traductrice.)

2. Personnage mythique qui, bien que décapité par la divinité suprême, continua à se battre.

3. Tao Yuanming (365-427), poète.

4. Petit oiseau fabuleux.

WU WENJIAN, PEINTRE DU 4-JUIN

Dans l'après-midi du 26 mai 2005, un jeudi, je me trouvais dans le quartier d'ateliers 798 de Dashanzi à Pékin, où, par l'entremise de mon « frère », le sieur Gao, artiste, je rendais visite à Wu Wenjian, peintre issu de la classe ouvrière.

Il faisait beau temps. Wu Wenjian portait une chemise d'un rouge flamboyant, qui lui donnait un air enthousiaste. Quand nous eûmes terminé l'échange de banalités, mon frère, le sieur Gao, nous invita à manger de la cuisine du Nord-Est. Sans que j'aie besoin de l'y inciter, Wu Wenjian lança son moulin à paroles au milieu du vacarme de la salle de restaurant, comme s'il s'agissait d'une composition longtemps enfouie dans son esprit.

À la fin du repas, nous recherchâmes un lieu retiré afin que Wu Wenjian pût continuer à donner libre cours à son vice de la parlote. La veille du 4 juin 1989, il n'avait que dix-neuf ans. Animé d'une fougue juvénile, il aimait passionnément les arts. Il se lança aveuglément dans le mouvement patriotique. Témoin d'une série de scènes sanglantes dans les rues de Pékin, il faillit lui-même tomber sous les coups de matraque.

Peu après, l'État exigea du peuple qu'il la boucle. Lui, refusa de se taire, aussi fut-il arrêté et condamné à sept ans de prison. Comme il n'était ni étudiant ni un membre de l'élite, on ne put l'enfermer qu'avec les émeutiers fauteurs de troubles. « Ces gens et les personnages des bas-fonds que toi, Lao Wei, as su décrire, étaient les mêmes : ils n'avaient pas d'histoire, ils n'avaient pas de position sociale, je ne saurais quelle place

leur assigner. » Il inspira et reprit : « Seize ans ont passé, personne ne s'est levé pour lancer un cri en leur nom, alors qu'ils ont été condamnés pour rien.

– Alors je te demanderai de servir d'intermédiaire, et de me présenter deux, trois émeutiers pour qu'ils me racontent leur histoire, lui proposai-je.

– Quand il fait dix ou vingt ans de prison, le lion devient une souris, il se résigne », me répondit-il.

Après avoir ri un moment, j'ai sorti un appareil photo qui tenait dans le creux de la main et j'ai photographié le visage indigné et triste de Wu Wenjian. À vrai dire, j'ai presque oublié les dizaines de milliers d'« émeutiers¹ », moi y compris, qui constituent le sujet du 4-juin, sans parler de leur assigner de nouveau une place – car tout a été écrit sur les héros et la production de textes a été assumée par des personnages célèbres. Chaque année j'en lis un bon nombre sur des sites étrangers.

Ce n'est qu'à minuit passé que Wu Wenjian finit par se calmer. Nous nous sommes séparés au carrefour. Je serrais contre ma poitrine une peinture à l'huile de la place Tian'anmen baptisée au sang. Chaque année, Wu Wenjian barbouillait ce cauchemar, dont il n'avait toujours pas montré un seul exemplaire pour le vendre. « Attends. Moi, j'ai déjà attendu seize ans.

– Attendre ? » ai-je dit, ébahi. Le taxi a démarré, et les rues qui avaient servi de scène à l'Histoire s'éloignaient petit à petit dans le rétroviseur. Je n'ai pu m'empêcher de repenser à la confiance que m'avait faite, plus de six mois auparavant, la Pr Ding Zilin, dont l'idée générale était que, le jour où les victimes du 4-juin seraient réhabilitées et blanchies, on

1. En chinois, *baotu* : mot qui, selon le contexte, peut aussi signifier « séditieux », « factieux », « fauteur de troubles », « bandit » ou « gangster ».

verrait soudain sortir de toutes les crevasses de la ville de Pékin d'innombrables « héros ». À ce moment-là, si nous sommes encore de ce monde, nous irons loin pour vivre cachés, et nous transformerons cet espace qui vit mourir tant de héros en un lieu de recueillement – car les âmes des enfants qui sont morts ont besoin de reposer en paix.

LAO WEI¹ : Hier j'ai rencontré le vieux Gao, qui m'a dit qu'un peintre très original avait été jeté au trou le 4-juin parce qu'on l'avait pris pour un émeutier et qu'il avait passé plusieurs années en prison. Après sa sortie de prison, le seul thème qu'il peignait, c'était le grand massacre, car il a refusé d'adopter la mode de notre époque amnésique.

WU WENJIAN : Mon gagne-pain, c'est de peindre des affiches publicitaires, un métier tellement technique qu'on n'a pas besoin de cerveau pour l'exercer. Mon enthousiasme s'est arrêté il y a déjà seize ans. Le temps a passé, et mon enthousiasme s'est figé, comme une pierre brûlante. Je peins tout le temps des tanks en train d'écraser des gens, le sang qui noie la place Tian'anmen, la statue de la déesse de la démocratie... Chaque coup de pinceau que j'applique sur mes tableaux est un cri que je pousse. C'est mon sujet éternel. Ou bien je ne peins pas bien, ou bien je suis obligé de réfléchir et réfléchir encore avant de peindre, mais ça ne marche pas, je n'arrive pas à contrôler mes rêves, le mouvement de mes mains. Toutes ces toiles, je voudrais ne pas les vendre ; quand les victimes du 4-juin auront été réhabilitées, je n'ai pas l'intention de les vendre non plus. Plaise au ciel que ce jour-là on puisse bâtir un musée de la Honte de notre race ! Alors je m'en débarrasserai.

LW : C'est une bonne idée, mais je préférerais que nous reprenions l'entretien au début.

1. Nom de plume de Liao Yiwu.

ww : À partir du 4-juin ?

LW : Avant le 4-juin. Ta famille, ton métier.

ww : Je suis né dans une famille d'ouvriers de l'industrie, d'un « rouge irréprochable ». Dans le secteur de Pékin, il y avait deux grandes entreprises d'État, Shougang (l'Acierie de la capitale) et Yanhua (Pétrochimie de Yanshan, dépendant directement des Pétroles de Chine, installée dans le district de Fangshan de la municipalité de Pékin, et qui comptait plusieurs dizaines de milliers d'employés et d'ouvriers). Mes parents étaient ouvriers à Yanhua, et mon frère aîné et moi étions tous deux des apprentis de Yanhua. Si l'on remonte plus en arrière, mon grand-père paternel était diplômé de l'Université politico-militaire anti-japonaise dont Lin Biao¹ était le recteur. Il est mort en héros au combat en 1941. Mon grand-père maternel était lui-même entré au Parti alors qu'il se battait sur le front dans les années 1940. Par ailleurs, mon père, le frère cadet de mon père et deux de mes oncles maternels étaient tous membres du Parti. Aussi ai-je reçu dès l'enfance une éducation révolutionnaire traditionnelle : dure et simple, consistant à lutter de toutes ses forces pour le communisme, afin de libérer l'humanité et de se sentir comme un poisson dans l'eau au sein de l'armée et du peuple.

LW : De pauvres gueux sortis de la misère en faisant la révolution ?

ww : Ma famille n'était pas pauvre. Dans l'ancienne société, quand mon grand-père enseignait dans un lycée professionnel, il était entré clandestinement au Parti. D'après ce que m'a raconté ma grand-mère, il voulait absolument entrer à l'Université antijaponaise. Mais même mon père n'a jamais su dans quelles circonstances précises il est mort. Mon grand-père maternel appartenait au parti clandestin ; il a été fait prisonnier

1. Lin Biao (1907-1971) a remporté la première bataille contre le Japon en 1937. Il prend la direction de l'académie militaire de Yan'an. Il deviendra le plus proche soutien du Président Mao avant de se faire éliminer en 1971.

par les diables japonais qui l'ont atrocement torturé. Il a encore une grande cicatrice dans le dos. Comme il n'a rien avoué, les Japonais n'ont pas pu le condamner, et ses parents du village ont offert deux cochons à l'armée impériale en échange de sa libération. Ma mère m'a raconté que mon grand-père maternel n'était pas aussi éduqué que mon grand-père paternel, et que sa volonté révolutionnaire n'était pas très solide. Dès que les Japonais lui ont fait peur, il a craqué et a préféré agir comme un paysan typique. Or, pendant cette période troublée, les gens qui manquaient de courage ne pouvaient pas devenir cadres.

Telles étaient les traditions dans la famille, si bien que, même s'ils étaient d'un « rouge irréprochable », mes parents ont eu un destin d'ouvriers simples et honnêtes. Moi-même j'étais simple et honnête. Quand j'ai obtenu mon diplôme à l'école de l'usine de mes parents, j'ai été affecté à l'intendance, où j'ai appris le métier de cuisinier. Les jeunes n'aiment pas ce métier, mais mon père m'a dit : « Tu fais ce que dit l'organisation et tu oublies tes états d'âme. » En 1989, je venais d'avoir dix-neuf ans. Je travaillais à la cantine depuis deux ans, mais je n'étais pas encore employé à temps complet.

C'est à cette époque que je me suis pris de passion pour la peinture à l'huile et que je me suis trouvé un professeur. Je suivais ses cours chaque jour comme un fou. Même quand j'étais en cuisine, j'en profitais pour pratiquer le dessin, en pensant à Van Gogh, Gauguin et Picasso. J'ignorais comment avait commencé le mouvement étudiant et je n'étais pas très sensible non plus au climat politique. Quelques jours après la mort de Hu Yaobang¹, j'ai pris un bus pour me rendre en

1. Hu Yaobang (1915-1989), secrétaire général du Parti communiste chinois de 1980 à 1987, limogé pour avoir soutenu les manifestations des étudiants en 1987. La mort de ce réformiste en avril 1989 fut le déclencheur des manifestations qui culminèrent au début juin, et furent noyées dans le sang dans la nuit du 3 au 4 juin 1989.

ville et aller voir une exposition au musée des Beaux-Arts de Chine. À la sortie, j'ai flâné sur les larges avenues et je suis tombé sur une manifestation d'étudiants qui brandissaient des portraits de Hu Yaobang. Je les ai regardés passer un moment et je leur ai même donné un yuan.

LW : À l'époque, tu étais encore un observateur.

WW : Plein de soi-disant émeutiers étaient aussi des observateurs et ils n'imaginaient pas que, par la suite, ils seraient impliqués.

LW : À quel moment précis t'es-tu engagé ?

WW : Le petit bonhomme que j'étais ressemblait au grain de sésame qu'on jette dans la marmite. On ne peut pas vraiment dire que je me suis impliqué. Sur la place Tian'anmen, il n'y avait pas encore grand monde, le gros de l'agitation était concentré dans le quartier de Wangfujing. Et moi je poursuivais mon rêve de devenir peintre, je n'avais pas envie d'aller au boulot. Dès que j'avais un moment de libre, j'aimais bien aller me balader en ville, et tendre l'oreille à droite et à l'affût de ce qui pouvait se passer d'intéressant.

C'est seulement à partir du 20 mai, quand cette ordure de Li Peng a proclamé l'état d'urgence, et que l'armée s'est apprêtée à pénétrer dans la ville par plusieurs voies, que les Pékinois se sont mis à bouger et à soutenir les étudiants. Ce jour-là, à Yanhua, là où je travaillais, on a aussi organisé une manifestation de grande ampleur et nous avons commencé par nous rassembler à la gare. Sur l'avenue de Chang'an jusqu'à la place Tian'anmen, c'était une marée humaine, encore plus importante que pour la fête nationale. J'étais au beau milieu de la manif, tout excité, quoique sans la moindre motivation politique. Beaucoup de gens étaient comme moi, avec des idées toutes simples en tête : nous étions des patriotes et soutenions les étudiants.

LW : Tu as participé à combien de manifestations ?

WW : Sans doute à quatre. Après que l'agitation s'est amplifiée sur la place Tian'anmen, je suis entré dans un état d'intense

exaltation. Parfois, quand je venais en ville, j'y passais la nuit allongé sur une pelouse. Le 20 mai, après une manifestation, quelqu'un a demandé : « Nous autres, issus de la classe ouvrière, ne pourrions-nous pas faire quelque chose pour aider les étudiants ? » Alors tout le monde m'a désigné pour aller trouver le poste de commandement sur la place et demander de quelles tâches nous pourrions nous charger.

J'étais un casse-cou. À peine avais-je retroussé mes manches que je suis parti à l'assaut. Il y avait six ou sept barrages, c'était vraiment très strict. J'avais ma carte de travail en poche. Dès que j'étais bloqué, je la montrais et, *bla-bla-bla*, je débitais mes explications. Après avoir franchi le dernier barrage avec beaucoup de difficulté, j'ai vu le prétendu « poste de commandement » installé au pied des marches de la stèle aux héros du peuple : quelques étudiants vêtus d'habits en haillons de couleur sombre, avec une barbe de plusieurs jours. Je suis resté planté devant eux, mal à l'aise, sans savoir qui était qui. J'ai débité d'une voix forte : « Nous sommes des ouvriers de Yanhua. Vous avez besoin d'aide ? Nous sommes toute une bande. » Les étudiants m'ont entouré et m'ont examiné des pieds à la tête pendant un bon moment. Puis l'un d'entre eux a dit : « On va réfléchir. »

J'ai attendu quelques minutes. Alors que je m'apprêtais à repartir, une feuille de papier est passée de main en main sur laquelle était écrit : « Veuillez aller à l'angle nord-est de la place Tian'anmen pour maintenir l'ordre. » Elle était signée : « Yao Yuan, membre du comité permanent de la Fédération indépendante des étudiants ».

Une bonne centaine d'ouvriers de Yanhua se sont aussitôt rendus sur place pour aider au maintien de l'ordre. Une grande pagaille régnait alors sur la place, car, après que Li Peng avait proclamé l'état d'urgence, toutes sortes de rumeurs étaient en train de circuler. Non seulement les habitants de Pékin n'ont pas eu peur, mais ils étaient très énervés, reprenant la

phrase du vieux Mao : « Les masses populaires se sont totalement mobilisées. »

LW : Il y avait combien de personnes rassemblées sur la place ?

WW : La place était noire de monde. Impossible à compter ! J'étais presque mort de fatigue, mais j'ai été touché par le caractère sublime de la ferveur qui s'était exprimée. Plein de petites gens venaient d'eux-mêmes sur la place apporter de l'eau ou d'autres choses. Un vieux grand-père de plus de soixante-dix ans, accompagné par sa bru nous a remis deux gros paquets. Sa bru nous a expliqué en criant : « Nous ne voulions pas que le vieux se déplace mais il a insisté pour venir lui-même vous apporter de la nourriture. À la maison, personne n'a réussi à l'en empêcher ! »

J'étais ému aux larmes. Cette humanité pure... qui est passée et ne reviendrait plus.

LW : Alors tu es resté sur la place Tian'anmen ?

WW : Non, j'ai tenu un jour ou deux, puis les gars de Yanhua ont fini par repartir. Dans les dix jours qui ont suivi, je ne suis retourné en ville qu'une fois. Je peignais à la maison. Jusqu'au 3 juin au soir. Je regardais la télé tout en peignant, quand soudain le fond d'écran a changé et l'on a entendu l'annonce : « Il est interdit aux citoyens de descendre dans la rue, interdit de... Nous allons employer des moyens d'action... », etc. J'étais fou de rage, je n'ai pas dormi de la nuit. Le lendemain matin dès l'aube je me suis rendu en ville à toute vitesse.

LW : Tu t'es montré drôlement courageux.

WW : Je m'étais préparé à mourir. Depuis l'enfance, le Parti me lavait le cerveau. Je croyais au slogan selon lequel « l'armée est dans le peuple comme le poisson dans l'eau ». Ce qui fait que, même en rêve, je n'aurais pas imaginé qu'ils tireraient et tueraient des gens ! Incapable de me retenir, il fallait absolument que j'aille sur la place pour voir, espérant secrètement que tout cela n'était pas vrai.

TABLE DES MATIÈRES

« Le grand massacre »	4
<i>Avant-propos</i>	10
 Rappel des faits	12
Wu Wenjian, peintre du 4-juin	15
Wang Yan, un brave de la rue	45
Wu Dingfu, père d'une victime du 4-juin.....	65
Liu Yi, chef de l'équipe de maintien de l'ordre des citoyens.....	86
Wang Lianhui, le brave des rues.....	116
She Wanbao, prisonnier de conscience.....	134
Li Hai, prisonnier de conscience.....	152
Chen Yunfei, dompteur.....	174
Li Bifeng, le poète	183
Liao Yiwu, poète	211
 <i>Épilogue</i>	237
<i>Liao Yiwu par Liao Yiwu</i>	251

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© 2019, *Globe*, l'école des loisirs, *Paris*, pour l'édition française

© 2012, *Liao Yiwu*

Titre de l'édition originale :

Zidan yapien : Tian'anmen da tusha de shengsi gushi

© 2017, *Liao Yiwu*, pour le chapitre « Chen Yunfei, dompteur »

Dépôt légal : avril 2019

ISBN : 978-2-211-30093-3

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Retrouvez le catalogue des éditions Globe
sur le site <http://www.editions-globe.com>



Et suivez notre actualité sur Facebook et Twitter